

ces démêlés, dans l'espoir bien fondé de s'approprier quelques parties d'un état en proie à des convulsions domestiques, et d'affaiblir l'influence britannique sur leurs frontières. C'est au cabinet de Saint-James à juger s'il ne serait pas d'une saine politique de prévenir ces fâcheux événements. L'opposition qu'il pourra trouver dans les employés de la compagnie ne doit pas l'arrêter. Il est connu que ces hommes avides attendent impatiemment une mort que leurs persécutions peuvent hâter, parce qu'ils sont bien assurés que les deux factions achèteront leur appui par des millions de roupies.

XVI.
Révolutions
arrivées dans
le Bengale.

Le Bengale est la partie la plus orientale de l'Indostan, ou du pays qui est renfermé entre l'Indus et le Gange. Son étendue le long de la mer est de cent lieues; mais il était très-borné dans l'intérieur des terres avant qu'on y eût annexé les belles et fertiles provinces de Bahar et de Patna.

Le pays est arrosé et coupé par le Gange, qui prend sa source dans les monts Himala, puis traverse un pays montagneux, d'où il sort par le défilé d'Herdouar, pour entrer dans les plaines de l'Indostan. Une pieuse tradition, à laquelle ce lieu doit son nom, qui signifie *porte de Vichenou*, y attire une foule innombrable d'adorateurs de Brama. Ils y viennent pour se purifier de leurs souillures dans les eaux du fleuve. C'est à l'époque de l'entrée du soleil dans le signe du bé-

lier que les pèlerins accourent dans cet endroit sacré. Le fleuve, après avoir formé dans son cours plusieurs îles étendues, fertiles et peuplées, va se perdre dans l'Océan par plusieurs embouchures.

L'espace qui les sépare au bord de la mer est occupé par les bois de Sandery. Ce terrain était peuplé, était cultivé, il y a deux siècles, comme le reste du Bengale. Alors des pirates qui occupaient Chatigan, et qu'on nommait Alogs, commencèrent à se faire connaître par leurs brigandages. Ils furent joints successivement par les Portugais que flétrissaient les lois, que poursuivait l'inquisition, que les Hollandais chassaient de leurs domaines; par tous les déserteurs, tous les banqueroutiers, tous les scélérats de cette nation dégénérée. La prise de quelques frères bâtimens devint bientôt insuffisante pour assouvir l'avidité de ces forbans devenus nombreux. Ils se jetèrent sur les petites îles formées dans le bas du fleuve, les pillèrent, et en enlevèrent les habitans, qu'ils allaient vendre dans tous les marchés d'esclaves. La cour de Delhy, réveillée par le cri des peuples, mit enfin un terme à tant de calamités; mais à cette époque le Sandery était désert, et il est resté depuis un désert. On n'y voit plus que des tigres, en possession de dévorer les équipages des navires que les vagues jettent trop souvent sur ces plages dangereuses.

Il est connu que le Gange sort assez régulièrement de son lit au mois de juin pour n'y ren-

trer que dans le mois d'août, et qu'on regarde cette saison comme très-meurtrière. Le Bengale est alors sous l'eau. On ne saurait douter que le pays ne doive à ces débordemens périodiques l'étonnante fécondité qui le distingue des contrées même les plus fortunées, puisque, quand il a le malheur d'en être privé, la disette est universelle.

L'art n'a rien ajouté à ces dons d'une nature peut-être trop libérale. On ne voit dans le Bengale ni belles chaussées, ni commodés caravanserais, ni étangs creusés à grands frais, ni magnifiques pagodes, ni plantations qui offrent aux voyageurs un ombrage délicieux, ni aucun de ces monumens de grandeur et de bienfaisance si communs dans le reste de l'Inde. Les bâtimens même de nécessité première ont un aspect hideux. Dans les campagnes, ce sont partout des maisons de boue, des charpentes de bambou, des toits de chaume. Les villes n'ont guère plus de commodités ou plus d'élégance. Partout l'habillement est digne de l'habitation. Si les terres paraissent moins négligées, c'est que leur aptitude à tout produire dispense de beaucoup de soins. Peu de bras suffisent pour en obtenir de quoi nourrir le pays, de quoi alimenter les nations étrangères. La plupart des Bengalis, encore plus indolens que les autres habitans des climats brûlans, se livrent à des fabriques sédentaires qui demandent un travail plus assidu que fatigant.

Au confluent du Djemnah et du Gange fut au-

trefois une ville nommée Palibothra. Elle était si ancienne, que Diodore de Sicile ne craignait pas d'assurer qu'elle avait été bâtie par cet Hercule auquel les Grecs attribuaient tout ce qui s'était fait de grand dans le monde. Ses richesses, du temps de Pline, étaient célèbres dans tout l'univers. C'était le marché général de toutes les marchandises de l'Asie. L'histoire perd de vue le Bengale, et ne recommence à s'en occuper qu'à la fin du seizième siècle. Akbar, grand-père d'Aurengzeb, en entreprit la conquête, et la finit en moins de cinq ans. Depuis cette époque elle n'a pas cessé de reconnaître les Mogols pour ses souverains. Leur lieutenant a fait successivement sa résidence à Raja-Mahol, à Dacca, à Moxoudabad, en d'autres lieux encore. Plusieurs nababs, plusieurs rajas furent toujours subordonnés à ce vice-roi nommé soubab.

Ce furent long-temps les fils du chef de l'empire qui occupèrent ce poste important. Ils abusèrent si souvent, pour troubler l'état, des forces et des richesses dont ils disposaient, qu'on crut devoir en confier l'administration à des hommes moins accrédités et plus dépendans. Les nouveaux gouverneurs ne firent pas, à la vérité, trembler la cour de Delhy, mais ils se montrèrent peu exacts à faire passer au trésor public les tributs qu'ils recueillaient. L'infidélité passa toutes les bornes après que Nadir-Chah eut tout bouleversé dans l'Indostan.

XVII.
Mœurs an-
ciennes des
Indiens re-
trouvées
dans le Bis-
napore.

Dans ces mouvemens divers , le Bengale continua à gémir, comme le reste de l'empire , sous le gouvernement le plus arbitraire. Cependant l'oppression fut toujours forcée de s'arrêter sur les frontières d'une de ses parties situées à l'ouest. Ce canton fortuné , qui peut avoir cent soixante milles d'étendue , se nomme Bisnapore. Il est conduit de temps immémorial par un brame Rajepoute. C'est là qu'on retrouve sans altération la pureté et l'équité de l'ancien système politique des Indiens. On a vu jusqu'ici avec trop d'indifférence ce gouvernement unique , le plus beau monument, le monument le plus intéressant qu'il y ait dans le monde. Il ne nous reste des anciens peuples que de l'airain et des marbres , qui ne parlent qu'à l'imagination et à la conjecture , monumens peu fideles des mœurs et des usages qui ne sont plus. Le philosophe transporté dans le Bisnapore se trouverait tout à coup témoin de la vie que menaient , il y a plusieurs milliers d'années , les premiers habitans de l'Inde ; il converserait avec eux ; il suivrait les progrès de cette nation , qui fut célèbre , pour ainsi dire , au sortir du berceau ; il verrait se former une législation qui , n'ayant pour base que des préjugés heureux , que des mœurs simples et pures , que la douceur des peuples , que la bonne foi des chefs , a survécu à cette foule innombrable de législations qui n'ont fait que paraître sur la terre avec les générations qu'elles ont tourmentées ; plus solide , plus

durable que ces édifices politiques , qui , formés par l'imposture et par l'enthousiasme , sont les fléaux du genre humain , et destinés à périr avec les folles opinions qui les ont élevés ; le gouvernement du Bisnapore , ouvrage de l'attention qu'on a donnée à l'ordre et aux lois de la nature , s'est établi , s'est maintenu sur des principes qui ne changent point , et n'a pas souffert plus d'altération que ces mêmes principes. La position singulière de cette contrée a conservé ses habitans dans leur bonheur primitif et dans la douceur de leur caractère , en les garantissant du danger d'être conquis , ou de tremper leurs mains dans le sang des hommes. La nature les a environnés d'eaux prêtes à inonder leurs possessions ; il ne faut pour cela qu'ouvrir les écluses des rivières. Les armées envoyées pour les réduire ont été si souvent noyées , qu'on a renoncé au projet de les asservir. Il a fallu se contenter d'une apparence de soumission.

La liberté et la propriété sont sacrées dans le Bisnapore. On n'y entend parler ni de vol particulier , ni de vol public. Un voyageur , quel qu'il soit , n'y est pas plus tôt entré , qu'il fixe l'attention des lois , qui se chargent de sa sûreté. On lui donne gratuitement des guides qui le conduisent d'un lieu à un autre , et qui répondent de sa personne et de ses effets. Lorsqu'il change de conducteur , les nouveaux donnent à ceux qu'ils relèvent une attestation de leur conduite , qui est

enregistrée et envoyée ensuite au raja. Tout le temps qu'il est sur le territoire, il est nourri et voituré avec ses marchandises aux dépens de l'état, à moins qu'il ne demande la permission de séjourner plus de trois jours dans la même place; il est alors obligé de payer sa dépense, s'il n'est retenu par quelque maladie, ou par un autre accident forcé. Cette bienfaisance pour des étrangers est la suite du vif intérêt que les citoyens prennent les uns aux autres. Ils sont si éloignés de se nuire, que celui qui trouve une bourse ou quelque autre effet de prix les suspend au premier arbre et en avertit le corps de garde le plus prochain, qui l'annonce au public au son du tambour. Ces principes de probité sont si généralement reçus, qu'ils dirigent jusqu'aux opérations du gouvernement. De sept à huit millions qu'il reçoit annuellement, sans que la culture ni l'industrie en souffrent, ce qui n'est pas consommé par les dépenses inséparables de l'état est employé à son amélioration. Le raja peut se livrer à des sentimens si humains, parce qu'il ne donne aux Mogols que le tribut qu'il juge à propos, et lors qu'il le juge à propos.

Lecteurs, dont les âmes sensibles viennent s'épanouir de joie au récit des mœurs simples et de la sagesse du gouvernement de Bisnapore; vous qui, fatigués des vices et des désordres de votre contrée, vous êtes sans doute expatriés plus d'une fois par la pensée, pour devenir les témoins de

la vertu et partager le bonheur de ce recoin du Bengale; c'est avec regret que je vais peut-être détruire la plus douce des illusions et répandre de l'amertume dans vos cœurs; mais la vérité m'y contraint. Hélas! ce Bisnapore, et tout ce que je vous en ai raconté, pourrait bien n'être qu'une fable.

Je vous entends. Vous vous écriez avec douleur: Une fable! Quoi! il n'y a donc que le mal qu'on dit de l'homme qui soit vrai! Il n'y a que sa misère et sa méchanceté qui ne puissent être contestées. Cet être né pour la vertu, dont il s'efforcera inutilement d'étouffer le germe qu'il en a reçu, qu'il ne blesse jamais sans remords, et qu'il est forcé de respecter lors même qu'elle l'afflige ou l'humilie, est donc méchant partout. Cet être qui soupire sans cesse après le bonheur, la base de ses vrais devoirs et de sa félicité, est donc malheureux partout; partout il gémit sous des maîtres impitoyables; partout il tourmente ses égaux, et il en est tourmenté; partout l'éducation le corrompt, et le préjugé l'empoisonne en naissant; partout il est livré à l'ambition, à l'amour de la gloire, à la passion de l'or, aux mêmes bourreaux qui se relaient pour nous déchirer, nous, leurs tristes victimes, qu'elles n'abandonnent qu'au bord du tombeau. Quoi! le crime s'est emparé de toute la terre. Ah! laissez du moins à l'innocence cette étroite enceinte sur laquelle vous avez attaché nos regards, et que notre imagina-

tion, franchissant l'intervalle immense qui nous en sépare, se plaisait à parcourir.

La peine que vous avez éprouvée, je l'ai ressentie, lecteur. Vos réflexions, je les ai faites lorsque je me suis trouvé entre deux autorités presque d'un poids égal, l'une pour, l'autre contre l'existence du Bisnapore. Nous avons en notre faveur le témoignage d'un voyageur anglais qui a demeuré trente ans dans le Bengale. Le témoignage opposé est d'un voyageur de la même nation qui a fait aussi un séjour assez long dans cette contrée. Voyez, choisissez.

XVIII.
Productions,
manufactures,
exportations du Ben-
gale.

Quoique le reste du Bengale soit bien éloigné de la félicité réelle ou fabuleuse du Bisnapore, il ne laisse pas d'être la province la plus riche et la plus peuplée de l'Indostan. Aussi toutes les nations de l'Europe qui ont doublé le Cap de Bonne-Espérance ont-elles cherché à y former des établissemens. Maîtres d'y pénétrer par toutes les bouches du Gange, leurs agens préférèrent, et avec raison, la plus occidentale, ou la rivière d'Ougly, quoique la navigation y soit lente, difficile et orageuse.

Les premiers comptoirs furent placés assez près de la mer, à Balassore et à Piply. On ne tarda pas à comprendre qu'il serait utile de s'approcher des grands marchés, et le gouvernement du pays ne s'y opposa pas. Il consentit même que les nouveaux établissemens fussent défendus par quelques fortifications, mais seulement jusqu'à

Ougly, alors un des entrepôts les plus florissans de la contrée. Des loges sans défense étaient seules permises au-delà de cette ville célèbre. Un peu plus loin, même les moindres magasins étaient interdits. Les régnicoles auraient craint que, si les étrangers eussent pu s'approcher de Patna, ils ne fussent parvenus avec le temps à s'emparer du commerce immense qui s'y faisait.

La valeur de ce qui en sortait se calculerait difficilement. Les exportations avaient lieu pour le Moultan, le Lahor, le Cachemire, le Caboul, le Candahar, la Perse et la Tartarie. Il s'en faisait pour Aracan, Assam et le Tibet. Il s'en faisait pour tout l'Indostan et pour le nord de la mer Caspienne. Les productions et les manufactures propres au Bengale entraient pour beaucoup dans ces envois; mais ils roulaient aussi sur les soieries de la Chine, sur les épiceries des Moluques, sur la cannelle du Ceylan, sur les toiles du Coromandel, sur les draps, les coraux, les bijoux, les ouvrages d'horlogerie et d'orfèvrerie versés par les navigateurs de l'Europe sur les bords du Gange. Jamais peut-être aucune place située dans l'intérieur des terres n'avait vu dans ses murs un tel mouvement. C'était là que les négocians de tant de nations diverses traitaient avec les plus riches négocians du pays.

Ces liaisons avaient commencé très-anciennement, mais elles n'avaient reçu l'accroissement prodigieux dont nous parlons que sous le règne